

ITINERAIRES EN EDUCATION POPULAIRE

APPROCHES DU POUVOIR ET DE L'AUTORITE (II)

Par Jean Cornil

Devant les impasses de notre présent, économiques, sociales, écologiques, culturelles, il y a comme une interrogation fondamentale sur ce qui peut encore fonder la légitimité politique. Le désarroi des citoyens est grand face à ces impressions diffuses que les gouvernements ne maîtrisent plus le destin du peuple qu'ils sont appelés à conduire. Le politique et la politique sont déconsidérés, les responsables politiques font l'objet d'une opprobre quasi-généralisée, coupables de ne se préoccuper que de leur intérêt propre plutôt que du bien commun et de l'intérêt général.

DESARROIS

Pourquoi un tel déclin de l'art politique, des grands idéaux fédérateurs de la vie de la Cité et de la société ? Comment naviguer entre les émotions et les soupçons, entre les immenses espérances et les profondes déceptions ? La politique jadis, devait faire le bien. N'a-t-elle d'autres fins, aujourd'hui, que d'éviter le pire ? Pourquoi cette activité noble, essentielle à la vie commune des humains pour conjurer la violence et organiser les rivalités, est-elle devenue l'objet d'une telle détestation de la plupart de nos concitoyens ? Pourquoi n'y croit-on plus ? Et comment tracer des pistes pour la réhabiliter, avec ses grandeurs et ses faiblesses ?

Il y a de multiples manières de qualifier les spécificités de notre époque, du monde contemporain. Il y a des milliers d'articles et de livres qui tentent d'analyser les particularités de notre temps sur le plan politique. De l'histoire à la philosophie, de la sociologie à la science politique, une quantité d'angles de vue, de prismes, de référents se conjuguent pour tenter de conférer un sens à notre développement collectif.

Du point de vue de l'histoire à long terme, en Occident, différents modes de gouvernements se sont succédés : citons la cité antique, l'empire, le morcellement seigneurial, l'absolutisme royal, la démocratie nationale puis la représentation supranationale, européenne, et à terme peut-être mondiale. Du point de vue de la philosophie politique, chaque moment de l'histoire a vu émerger des penseurs, des savants, des philosophes, des juristes qui ont pensé l'organisation politique de la vie des hommes : Platon, Aristote, Augustin, Machiavel, Bodin, Hobbes, Rousseau, Hegel, Marx, Tocqueville, Arendt, Rawls,... pour ne citer que quelques noms illustres.

Après les Empires et les cités de l'Antiquité et du Moyen Âge, c'est la question de l'Etat sous ses multiples formes qui a mobilisé à la fois les réflexions théoriques et les mouvements politiques au vue de sa conquête. L'Etat est au centre de l'analyse moderne. Penser l'Etat, dans la variété infinie de ses composants, représente l'axe central des conceptions contemporaines du politique. Nous y reviendrons.

MALAISES CONTEMPORAINS

On pourrait identifier le profond malaise ressenti à l'égard du politique au départ du sentiment d'une triple perte. La perte de sens, l'éclipse des fins et l'individualisme possessif représentent le triptyque que soumet à notre réflexion le philosophe canadien Charles Taylor.

La perte de sens traduit ce que Max Weber et beaucoup plus récemment Marcel Gauchet ont qualifié de désenchantement du monde. Il n'y a plus aucun ordre imaginaire du monde, jadis incarné dans la tradition, la nature ou la religion.

En effet, au cours de l'histoire humaine, la légitimité du pouvoir s'est ancrée dans des systèmes de légitimisation qui étaient admis par tous. Dans la mythologie, l'autorité du passé, de la tradition, de la coutume, a été décisive pour formuler la souveraineté du dirigeant. Le pouvoir est alors fondé sur une origine où tout le sens du présent a été jadis « édicté par un ancêtre, plein de prudence et de sagesse ». C'est le récit mythologique qui accorde une définition précise au pouvoir et à son exercice. L'autorité se déploiera au nom d'un glorieux passé ou d'un héros exceptionnel.

Il s'agit pour le dirigeant d'exercer son pouvoir en ne changeant rien à l'ordre des choses, comme chez les peuples premiers, soit très exactement le contraire des discours politiques modernes qui promettent tous un changement ou une rupture avec le présent.

Le pouvoir s'est aussi appuyé sur la nature, sur le cosmos, à l'image de la pensée de l'antiquité grecque, de la Chine de Confucius ou de l'Inde de Bouddha, pendant cette période extraordinaire de l'humanité où de grandes philosophies et de profondes spiritualités ont émergé au même moment historique dans différentes régions de la planète. L'idée essentielle, en Grèce, est que la vie morale et politique doit scrupuleusement respecter l'ordre harmonieux de la nature. Dans la philosophie dominante des anciens grecs, le cosmos est tout à la fois équilibré, juste, bon et beau. Le régime politique légitime est donc celui qui s'ajuste le mieux à cet ordre bien proportionné. La République de Platon en témoigne où le philosophe-roi

gouverne la Cité. La démocratie à Athènes, où les citoyens se rassemblent sur l'agora pour dialoguer et décider rationnellement, sera mise à mal, toujours dans la perspective de la philosophie idéaliste, par les raisonnements intéressés et rhétoriques des sophistes. L'autorité se fonde par la discussion argumentée sur un ordre plus grand, plus haut et plus fort, celui de l'univers.

DESENCHANTEMENT DU MONDE

La troisième forme de légitimité du pouvoir, après la tradition et la nature réside dans la splendeur du divin. Dieu est la source unique et parfaite qui confère aux gouvernants le bon-droit de leur autorité. De la Cité de Dieu de Augustin à Louis XIV, jusqu'aux théocraties actuelles, le souverain puise toute sa justification dans le simple fait qu'il est le représentant du divin, quelle que soit sa forme, sur terre.

Trois fondements du pouvoir, le passé, la nature, le divin, qui ont traversé les âges, et qui ont soutenu la conquête et le maintien du pouvoir des dirigeants. En regard de ces représentations et de ces symboles qui ancrent le politique dans un référent incontestable, la modernité va déconstruire ces logiques de légitimation. C'est le sens du désenchantement du monde, première perte de notre monde contemporain. La tradition va s'éroder. Le dogme, par la Renaissance et l'émergence de l'humanisme, va entrer en crise. Le cosmos ne représentera plus un équilibre harmonieux susceptible d'inspirer la gestion de la cité. La nature n'est plus un mystère auquel il faut s'initier mais un réservoir d'objets qu'il faut maîtriser.

Le désenchantement du monde, qui est un signifiant central de notre présent, traduit une perte de sens, c'est-à-dire un déficit de signification et un défaut d'orientation. Au terme de longs processus engendrés par la révolution scientifique du XVII^{ème} siècle, par la révolution industrielle puis par les révolutions politiques, essentiellement en Amérique et en France, nous avons perdu les repères et les valeurs pour orienter notre existence et nous situer dans l'univers.

Il n'y a plus d'ordre imaginaire du monde, ni juste place dans la société, ni fonction assignée de la naissance à la mort, comme les sociétés anciennes fondées sur la tradition et la religion. C'est l'idée, constamment réaffirmée, de la fin des idéologies, des grands récits de l'Histoire, des utopies messianiques. Il n'y a plus une raison, comme chez Hegel et Marx, qui se déploie progressivement dans l'Histoire, comme elle existait en germe au siècle des Lumières. Il nous manque un grand projet, une vision, un horizon, un destin collectif. Eclipse de la politique et triomphe des technosciences. Ère du vide et empire de l'éphémère pour reprendre les titres des ouvrages de Gilles Lipovetsky. La modernisation et la rationalisation envahissent tous les espaces de la culture, de la bureaucratisation de la politique à la psychologisation de l'éducation.

RAISON INSTRUMENTALE

Une seconde perte est celle des fins et des objectifs. La raison instrumentale exprime l'idée que l'activité humaine ne s'exerce plus sur des buts souhaitables, des valeurs à promouvoir, des objectifs légitimes. Cette raison ne concerne plus que les moyens pour eux-mêmes, pour leur propre intensification, la promotion des

techniques dans le seul but de l'accroissement de la maîtrise du monde, de la mutilation de la nature.

On peut distinguer deux types de rationalité, de comportements et d'attitudes que l'homme se donne pour configurer un sens à son existence. La rationalité dont l'objectif final, l'horizon sans doute en soi inatteignable, est le bonheur, l'épanouissement, l'émancipation. Et puis, une rationalité qui ne veut rien d'autre qu'elle-même, sa propre intensification, la force pour la force, la maîtrise pour la maîtrise, indépendamment de toute valeur, de tout but final. Aucune considération par les fins. Seul l'accroissement des moyens compte.

Cette raison instrumentale peut illustrer parfaitement la mondialisation actuelle, où la compétition généralisée est vitale. On s'adapte, on se transforme en permanence pour rester concurrentiel, sinon c'est le déclin, la faillite, la mort.

Sur le plan moral, cette raison instrumentale, qui fait référence à un instrument, un outil, une technique, s'exprime dans une logique exclusive de succès individuel, de la prise de pouvoir ou d'influence, de la manipulation, de l'élimination des rivaux. L'autre est seulement l'instrument de mon développement exclusif et narcissique. Le contraire, la rationalité en regard de valeurs, mettrait en avant les interactions sociales dont l'objectif serait l'entente, la communication, le partage des expériences et la reconnaissance réciproque.

Dans la raison instrumentale, l'autre est un moyen pas une fin. La référence n'est pas la vie bienheureuse en société mais l'efficacité, le succès tactique, la stratégie sans en appeler à un idéal, une vérité, une valeur de justice ou de fraternité.

Références

- Jean-Marc Ferry et Justine Lacroix, La pensée politique contemporaine, Bruylant, Bruxelles, 2000.
- Max Weber, Le savant et le politique, La Découverte, Paris, 2003.
- Marcel Gauchet, Le désenchantement du monde, Gallimard, Paris, 1985.
- Pierre-Henri Tavoillot, Qui doit gouverner ? Une brève histoire de l'autorité, Grasset, Paris, 2011.
- Paul Veyne, Quand notre monde est devenu chrétien, Albin Michel, Paris, 2007.
- Géraldine Muhlmann, Evelyne Pisier, François Châtelet, Olivier Duhamel, Histoire des idées politiques, PUF, Paris, 1982.
- Gilles Lipovetsky, L'ère du vide, Gallimard, Paris, 1989.
- Gilles Lipovetsky, L'empire de l'éphémère, Gallimard, Paris, 1991.
- Luc Ferry, Sagesses d'hier et d'aujourd'hui, Flammarion, Paris, 2014.